

Oisivetés naturelles ou l'Orange vide (Dernières pelures)

José Acquelin

Number 53, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Acquelin, J. (1999). Oisivetés naturelles ou l'Orange vide (Dernières pelures). *Brèves littéraires*, (53), 105–118.



© photo : Josée Lambert, 1999

José Acquelin

JOSÉ ACQUELIN

Oisivetés naturelles

ou

L'Orange vide (Dernières pelures)

Je passe sous un arbre qui dévêt la lumière et mes yeux partent vers l'être-idéogramme sans poids, sans traduction nécessaire, qui laisse son cœur battre avant de parler.

*

Porto à l'être, pommettier aux pinsons, l'envers du monde commence aux racines du plafond. Quand la tête est un hamac entre deux nuages, qui ne voudrait pas croire que vivre se passe en tentant de se guérir de la naissance ? Glaçons dans le verre, la pensée tintinnabule en paroles lupulines telles des chardonnerets traversant les jointures du temps.

*

Peut-on vraiment faire illusion sans être soi-même illusionné ?

*

Les corbeaux aboient dans le velours des épinettes, le vent d'avant l'aurore s'ajoure. Au porche du cerisier intact, j'ai fait un feu de moi.

*

La vitesse ne règle que la mesure d'une impatience. Un pic mineur grimpe à l'arbre noyé de la connaissance, un goéland, sur le lac de son instinct, faiblit devant une pluie solaire, les humaines ne restent pas longtemps en place debout sur l'eau. Une infime brise pédale dans les plus hautes feuilles, les bateaux sont partis souper, le soleil met un point sur son i et le calme redonne le micro aux oiseaux.

*

Les champignons servent de radars aux couleuvres, la pluie a repeint l'herbe et les yeux impairs, je fais la vigie sur mon balcon gris. Admirable mélilot et secourable lotier, les autos vous pollinisent et je braque ce poème au premier soleil.

*

Non, fauvette jaune, tu ne peux encore passer au travers des fenêtres humaines. Viens dans ma main, calme ton cœur fou de peur et renvoie-toi vers ta compagne. Ton klaxon solaire aigu épingle ma gravité céleste.

*

Chaque trèfle donne une hélice de trois oreilles à l'herbe.

*

Pourquoi les vaches sont plus près de la vérité que nous ? Parce qu'à force de ruminer les poils de la terre, on devient naturellement alchimiste et foncièrement placide, sous deux cornes d'abondance. Alors, plutôt qu'être chiens, soyez donc vaches.

*

Balbuzard et soleil homard dans l'humide soir, que peut le regard dans le tiroir d'une incarnation si ce n'est que passer de la mémoire à la vision ?

*

Luciole dans le formol activement étoilé des nuits, notre vérité fait toujours de l'ombre à plus petit que soi, à moins gratifié biochimiquement, à moins bien outillé vitalement. Mais ce n'est que différence dans la diversité cosmique, nous répondront (justement croient-ils) les plus favorisés.

*

La vie est un long polissage oculaire de la cire silencieuse des étoiles.

*

L'horizon est l'hôtel le plus fidèle.

*

Pourquoi faut-il un thème pour vivre ?

*

On est verticalement un épiphénomène d'une immance improuvable.

On est vocabulairement une complexification excentrique du point.

On est radieusement une perfection inconnue de l'étiement.

On est simplement une promesse d'être sans promotion.

*

L'illusion des sentiments est trop souvent un patch sur la peur que la mort ne puisse être l'unique et ultime beauté.

*

Déjà, depuis avant même que nous balbutiassions le mot toujours, les grands singes ont honte de nous.

*

Tout paysage donne le principe de l'anneau. La main fait la roue par photosynthèse, l'amour est un porteur. Chaque dahlia a cent bouches, le héron est la version animale du roseau, le glaïeul expose l'androgynie. Oscille mon cœur, onyx entre les dents du quartz, libellule au bout du bec du hibou.

*

Nous sommes tous des territoires occupés, dévastés, des terrains vagues d'humain. Ce n'est pas l'humain en soi qui chiale de cette désolation, c'est l'animal, un grillon s'attardant dans ce que l'on pointe comme son jardin à soi : l'espace éperdu de nos émotions en peaux de questions. Ça ne finit plus de savoir que ça va finir, on persiste dans le désistement, on s'incruste dans des vents d'abêtissement inanimal, on végète sans fleurir, on ne peut que ce qu'on nous fait faire. Opinant au n'importe quoi des hasards biologiques, on opère, les yeux sur des cicatrices armées de béton, benoîtement. Bien sûr qu'une vie n'est pas toute la vie, mais je ne gobe plus. Dernier cri : choisissez le sexe du désespoir de votre descendance.

*

L'œuvre fait sortir le miroir du soi de l'artiste et l'envoie promener dans le monde pour voir si le monde s'y reconnaîtra.

*

L'héliotrope arborescent remonte jusqu'aux souches vanillées de l'enfance, la bruyère violette ses tiges, les châtaigniers s'ouvrent les bogues et montrent leurs luettes marronnes, les sorbiers des oiseaux attendent les grappes d'ailes, un goéland fait la sieste près des roseaux, deux colchiques tirent leurs langues aux passants, les cannas attirent une pastelliste, les immortelles violettes se coiffent d'une rosette en spirale et je n'ai pas, maintenant, d'autre raison d'être que de marcher vers un magnolia en fleur, à l'ombre d'une grâce nouvelle.

*

Pierre de grâce.

On la souhaiterait sans retour, la grâce. Elle est une frontière franchie sans qu'on le sache, par le corps abandonné de trop de santé ou de douleur. Elle est toute nous, nous ne sommes plus rien de nous. L'esprit se voit par-dessus l'épaule de la terre, hors des yeux en fruits de pluie acide. La grâce est un geai bleu à qui l'on a confié sans hésiter la croyance en nos ailes. Vraiment amour, est-ce que la mort est plus belle que toi ?

*

Le cœur est un silex qui s'est forgé la membrane à même le soleil de quatre yeux s'étant reconnus au point de fuite de leur origine. Voici un souvenir de rêve plus réel qu'un passage clouté, car c'est très assurément le voyage, dans le voyageur, qui sait plus où il va que le voyageur lui-même.

*

Non, je n'ai pas froid, car je marche sur ma peau, vers le centre de ton ventre où je suis le seul à être aussi ta solitude. Oui, j'ai chaud ; c'est une bonne raison pour tuer tous les reflets de moi que je vois en toi. Mon cœur est cru. Je le broie quand tu m'élèves. Je crois en trois : en toi, en lui qui est moi et en nous tué par amour de l'amour. La nudité boit l'enveloppe de la naissance. Je suis fou de ne plus arriver à mourir de l'idée que tu me donnes la mort.

*

La lumière est la première mythologie de la création. La mécanique des masques imposés est actionnée par la rutilance de la vitesse. Savons-nous jusqu'à quel point nous sommes inhalés par nos béances ? Si nous sommes, pourquoi durer ? Si un certain désespoir sert de la beauté pour se faire voir et comprendre, aucune beauté ne saurait nier le terrifiant dont elle est issue ou auquel elle est promise.

*

L'automne a déshabillé le pommettier jusqu'aux pommettes. La passion est une fatalité consentie, elle nous remet aux mythes. Nous sommes les fruits vidés de l'arbre.

*

Je ne veux plus être ce cerveau qui rend malheureux le reste de son corps. Les arbres sont en feu, un moineau vient à ma table me demander quelques miettes de mon cœur, mais je veux boire une eau pure, à même la première bouche du fleuve. Je veux être cette minute immuable où le ciel ne doute plus de la lumière. Je veux voir l'ami devenir l'oiseau qui nourrit les yeux, juste avec sa beauté inconsciente. Je veux entendre la porte de la peur tomber. Je veux sentir le blé du dernier amour. Je veux être effacé par le vent. Je veux être inventé par l'invisible sans même le savoir. Mais je ne fais qu'allumer mon briquet pour animer ma main vide vers des ailes toujours affamées, sur des arbres plus nomades que ma raison de ne pas être.

*

Amour, au cœur du cœur, il y a une tendresse à se sentir rien, il y a une clarté à lire le monde au-dessus de sa tête, il y a l'ami pour nous dire les choses qu'on ne sait pas se dire, il y a les arbres redressant nos opinions oculaires, il y a un cerveau dans le cœur, il y a une fenêtre au milieu du front, il y a des escaliers pour sortir de maintenant, il n'y a pas de plafond. Ton corps est transparent, un soleil le traverse, même s'il ne le sait pas, lui. Ne veille pas, ne sommeille pas : sois ce rien si précieux d'être entier qu'il n'est pas un merci assez silencieux pour redonner l'amour à l'amour.

*

Mes mots préférés.

J'ai aimé l'ancolie et la gentiane. Or, l'art vient de la science et va à l'ignorance, l'âme vient du souffle et y revient essoufflée, l'amitié n'est jamais une moitié, l'amour travaille au pour, à cette part des yeux qui dans l'azur rejoint l'enzyme de l'oiseau, l'azalée du soleil et l'amazilia verticalis de l'Arizona.

*

Un chat solaire, regardant par la fenêtre, m'indique le jardin céleste. J'attends quarante-quatre heures, je ne suis pas tout de suite égyptien. Peut-être un peu chinois sur les bords, et au centre. Au moment choisi, nous ne savons pas pourquoi observer le soleil en face. À l'instant donné, le feu nous voit et nous veut. Marcher devient plus léger que vouloir voler, que pouvoir se lover. Le ciel donne du bleu aux yeux et tout ce qu'il faut à notre non-nécessité. Le félin sert le cercle, la bouche ferme l'anneau, l'escargot des générations nous rend généralement égosexuels. Alors oui, il fait bon partir, mourir, rire.

*

Selon ma sensibilité aux données initiales, vu les boucles de rétroaction et l'entropie, je perçois mon horizon prédictif plutôt proche. Restent l'effet papillon et le huitième jour.

*

Là où finit la terre, elle tourne encore. Le soleil, on ne le voit plus, mais je peux aller le chercher comme un coquillage creux sur la page. Fais du jeu dans le cheminement et oublie même la facilité. À l'observatoire du lilas liquide, une lumière forte en annule une plus faible.

*

Quand je me serai décrotté le cerveau, qu'il sera aussi vrai que le soupir d'un chien dormant, est-ce que les mots en seront épuisés pour autant ? Et si je crois encore en quelques-uns, comment ne m'agripperai-je pas à vouloir en convaincre les autres ? Peut-on taire ce qui nous fait vivre, notre misère ou ce qui nous dépasse ? Ce n'est pas l'amour mais ce que je peux de l'amour qui me défigure. Sachant ce que je sais et ne fais pas, je suis fini parce que je ne peux plus être ni pour ni contre ici. Dieu me rappelle tout à coup qu'il m'en veut si je ne suis pas son égal, Dieu n'a pas de tête à se laver.

*

Pour ne plus faire tout un tabac de mon âme, j'ai tout vécu jusqu'à la petite fumée de ma vie. Pour un supplément de transcendance, je laisse l'insouciance me signifier une place de flocon dans un rien de bonheur.

*

Il n'est pas si facile que ça en a l'air de vivre ou de mourir incognito, heureux au milieu d'une foule qui vous ignore. Ainsi, la recherche de la gloire n'est-elle pas, plutôt qu'un besoin effréné d'amour ou la peur insupportable de ne pas être aimé, la simple mais intolérable inacceptation mathématique de n'être qu'un quelconque parmi des milliards de quelconques ?

*

L'éternité n'est pas cachée dans l'argent du froid.

*

Le zéro, si incultement supplié, couve-t-il l'œuf d'autre chose ?

*

La cuiller saute parce que je ne mange plus, je vais aller pleurer ailleurs : rien n'est plus beau que le bonheur qui n'a pas besoin de se fêter.

*

Argent sur argenté, un goéland sur l'étang fondant, lisse ses stylos, ses instruments de vol. Puis, sans faillir, quitte le sol, monte si haut qu'il capte tout le blanc de la lumière jusqu'à disparaître dans le bleu. Peu après, au même point dans le ciel, le voilier de la lune apparaît.

*

Le plaisir fusionnel avec tout passe pour de la mollesse et du caméléonisme aux yeux de ceux en quête de leur identité.

*

Le pierres ne sont pas snobs, la pluie n'est pas avare, nous avons déshabillé le soleil en noyant l'ultraviolet de nos cris : je pose mes mains orangées sur le poème de tes hanches.

*

Au fond du miroir, derrière le comptoir vide, Nelligan, avec ses trois yeux, fait semblant de ne pas me voir. Il a raison : je ne suis pas réfléchissable et il n'est pas très heureux.

*

Le vent me respirait jusqu'à la mémoire amphibie du monde, je me sentais le pied loup-marin. Pas de quoi, pas de qui, juste le toit ouvert sur le sucre flûté des Perséides. Quelque chose comme une chaise en soi, venant d'avant le bois des os, d'après le tissu de la peau. Quelque chose comme une accalmie de pluie, montant de l'épave heureuse de mon cerveau lent. Maintenant, je te le dis : la harpe des doigts en oubliait ses veines, l'élastique des yeux claquait haut, hors de leur coquille, le gravier des idées se concassait, je mastiquais le romarin du ciel vert. Jamais je n'ai autant cru qu'en ne pouvant plus croire en rien.